

ANCENIS, LE PETIT COIN DE PARADIS

DE LUCIEN BODARD

Jacques BOISLEVE

Lucien Bodard qui, dans sa position de grand reporter, était aux premières loges pour voir à l'œuvre la cruauté de la Chine au Brésil en passant par les guerres d'Indochine et d'Algérie, décrit le monde comme en enfer. Avec toutefois une remarquable exception : l'Ancenis d'autrefois, un pays selon son cœur, perçu par lui comme un petit coin de paradis. Un paradis perdu, hélas, sauf dans son souvenir : celui de vacances heureuses au bord de la Loire, au temps de son enfance. Il trouvait là, chez son oncle et sa tante, le bonheur familial qui lui faisait tant défaut. Ce pays d'Ancenis, où la vie sans doute, comme partout ailleurs à cette époque de l'entre-deux guerres, n'était pas si facile, l'écrivain l'a idéalisé dans ses livres.

C'est sous la forme d'un roman, *Anne Marie*, qui lui valut le prix Goncourt en 1981, que Lucien Bodard a brossé le portrait de sa mère, native de Saint-Géréon. Un autre roman, *La Chasse à l'ours*, paru quatre ans plus tard, en constitue en quelque sorte la suite. On y retrouve *Anne Marie*, mais cette fois en *profil perdu*, parmi toutes les femmes qu'il a passionnément aimées et qui, pour certaines d'entre elles, l'ont tant fait souffrir.



Le portrait de famille - Lucien Bodard, enfant, avec son père et Anne-Marie

Du moins, c'est ainsi qu'il présente les choses. De toutes alors, compagnes, maîtresses, épouses successives, elle fut la plus délaissée. Cette mère qu'il idolâtrait et dont il avait trop souffert de n'être pas, comme il aurait tant aimé, *l'enfant chéri*, il l'avait enterrée vive dans sa mémoire, l'abandonnant dans une maison de retraite du Midi où elle allait se consumer à tout petit feu, poursuivant ses rêves de grandeur et ses chimères, sans jamais aller la revoir. « *Pour ne pas devenir fou moi-même* » expliquait pour se justifier ce don Juan pitoyable qui fut aussi, dans ce livre y compris, un écrivain remarquable.

ANNE MARIE

C'est un fait, que ce soit pour France-Soir, son journal dirigé alors par Pierre Lazareff (surnommé Danton dans *La chasse à l'ours*), qui l'envoie sur tous les fronts à travers le monde et, à plus forte raison dans ses livres, Lucien Bodard a du style. Comme en témoigne *Anne Marie*, un prix Goncourt venu sur le tard, à 67 ans « *Au bénéfice de l'âge, car devant la qualité des livres le tour de table était difficile à conclure cette année-là chez Drouant* », m'a confié Hervé Bazin, le président de l'Académie Goncourt, mais mérité. Un livre aussi beau et fort que l'avait été précédemment *La Vallée des Roses*, autre saisissant portrait de femme *impériale*. Lucien Bodard écrit bien, mais à sa manière, torrentueuse, libérant à

nouveau dans notre langue d'ordinaire plus retenue un flot verbal qui s'était tari après Rabelais puis Céline. Et, comme eux, il n'hésite pas à inventer des mots. « *Il accumule les pages* », ainsi que me l'a confirmé son beau-frère, Alain Plard, qui l'a vu à l'œuvre. Pour aboutir au livre fini, il faut alors tailler dans la masse. Marie Cardinal a beaucoup aidé Lucien Bodard dans ce travail d'élagage et de réécriture. Pour *Anne Marie*, cette mise en forme a été opérée par Marie-Françoise Leclère, devenue sa femme.

Après son père, resté seul en Chine, auquel il a consacré également un livre *Monsieur le Consul* puis sa mère *Anne Marie*, prête à tout sacrifier, son mari et son fils y compris, pour briller à Paris, le voici à son tour, le pauvre *Lulu*, devenu le héros malheureux de cette chaotique épopée familiale. Car, dans cette fameuse *Chasse à l'ours*, où il se raconte, n'est-ce pas lui le grand reporter, le baroudeur, le hâbleur, grande gueule au dehors, mais si petit garçon à la maison et filant doux, dont on veut *la peau* ? Ce roman, où il met son cœur à nu sans excessive pudeur, c'est le moins qu'on puisse dire, est celui en effet d'un... écorché vif, d'abord adolescent monté en graine, dans ce pensionnat pour fils de bonnes familles, la prison dorée des Roches où sa mère l'enferme, avant de devenir, à l'âge mûr, mi-Bouddha jouisseur, mi-Sphinx aux lourdes paupières, ce géant débonnaire pareil aux dieux asiatiques à tête d'éléphant. S'en suit, dans le livre, un formidable déballage familial et conjugal. Aussi prend-il au préalable la précaution — purement oratoire ! — de déclarer au seuil de l'ouvrage : « *Cette œuvre étant de pure fiction romanesque, toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé est fortuite.* ».

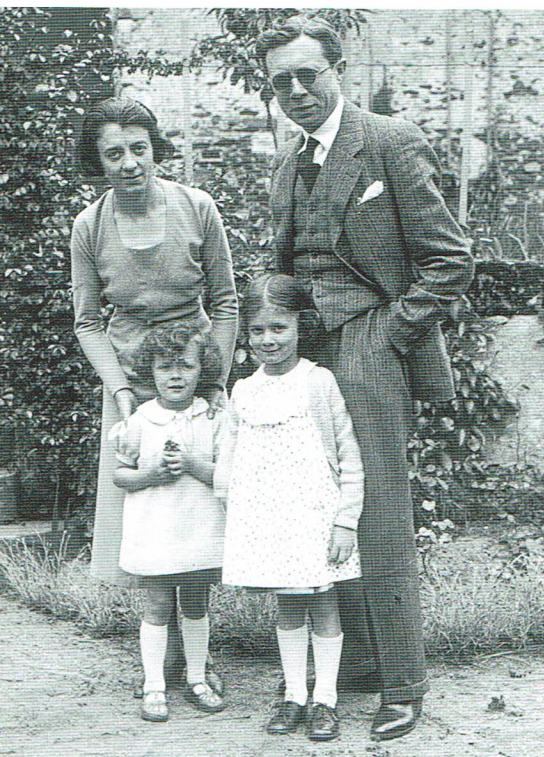
LA CHASSE À L'OURS

Est-ce si sûr ? Quand on interroge Catherine Bousseau, sa cousine germaine, sa filleule, dans cette maison même d'Ancenis, rue de Villeneuve alors, aujourd'hui rue du Général Leclerc, où le *pauvre orphelin* (son père si loin, sa mère si distante) était accueilli si chaleureusement par son oncle et sa tante, on voit bien que Lucien Bodard n'est pas allé tout chercher dans son imagination, certes débordante. Il a puisé d'abord et surtout, à profusion, dans sa mémoire prodigieuse. Il s'est nourri aussi des albums photographiques, gardés précieusement par sa filleule et dans lesquels il se replongeait à chaque passage à Ancenis. Puis, il a accommodé le tout à sa façon : cette sauce gargantuesque qu'il affectionne et où tout prend des proportions fabuleuses. Il a qualifié, non sans raison d'ailleurs, sa mère d'*ogresse*, mais, tenant d'elle, il est, dans son appétit féroce de la vie et sa boulimie de mots, ogre lui aussi à sa manière.

J'avais, au seuil de l'été dernier, dans la perspective de cet article pour la revue de l'A.R.R.A., demandé à Catherine Bousseau de bien vouloir lire *La Chasse à l'ours*, le livre où son parrain parle le plus d'Ancenis et de son pays, des bords de Loire aux coteaux et des vignes au bocage, où, de Saint-Géréon à Mésanger et Pouillé-les-Coteaux, vivaient les oncles, les tantes, les cousins d'Anne-Marie. Au retour des vacances, elle m'avoue « *qu'elle a pris dur* » à cette lecture. Ce qu'elle reproche surtout à l'écrivain, c'est d'avoir noirci systématiquement le tableau : « *Non, du temps de mon père, on ne vivait pas deux siècles en arrière dans le pays d'Ancenis, comme il l'écrit. On se croirait revenu au temps de la Vendée. Le marché d'Ancenis était certes pittoresque, mais pas à ce point !* ». Elle lui en veut d'avoir, à l'exception du sien, gardé tous les noms propres, aussi bien ceux des personnes de sa famille que des lieux, en prenant par ailleurs tant de liberté avec la réalité. Dans les portraits qu'il en fait, elle ne reconnaît ni son père, « *médecin de campagne certes, aimant raconter de bonnes histoires, mais pas du*



Lucien Bodard à Ancenis en 1920 avec son oncle, le docteur Bousseau, dans le jardin



Le docteur Bousseau et sa femme
avec Marie-Claude et Michèle

tout coureur comme il le dit », ni sa mère « *qui n'était pas d'Arras mais de Soissons* ». Il y a un peu de vrai : ainsi cette partie de pêche en Loire à la Rabotière, que l'écrivain raconte, a bien eu lieu en 1947, brutalement interrompue par un orage mémorable, mais ce cousin Angebault des fours à chaux dont il parle, n'était pas son cousin, mais un ami de la famille. Et ce n'est pas lui non plus qui a « *appris la Loire* » au petit Lulu, lors de ses vacances à Ancenis, mais le docteur Bousseau, son oncle, « *passionné par les roses de son jardin* » et aimant tout autant la chasse que la pêche. Cela au moins n'est pas inventé. Mais pas trace en revanche, dans l'histoire familiale, des cousins chouans de Saint-Florent mentionnés par Anne-Marie, elle-même si continûment qualifiée, comme d'ailleurs la ville d'Ancenis, d'*angevine*, moins sans doute du fait de son ascendance du côté maternel (voir la généalogie dressée par Catherine Bousseau), de son caractère pas si doux, et de sa façon de parler « *Ce lent, traînant, moelleux accent angevin qu'elle retrouve quand elle veut plaire* », que tout simplement parce qu'elle est une fille de Loire.

Ce dont Aristide Briand, toujours galant, n'avait pas manqué de lui faire compliment en levant à sa santé *un verre de muscadet* ! Scène réelle ou anecdote purement romanesque ? Allez savoir ! De même, le père d'Anne-Marie, réputé noceur, a sans doute succombé prématurément aux plaisirs de la vie en dilapidant l'héritage qui fera

d'elle une fille sans dot, sans pour autant mourir « *noyé dans une barrique de muscadet* » comme l'écrit Lucien Bodard ! Avérée aussi, mais beaucoup moins caricaturale dans la réalité que de la façon dont il la rapporte, l'histoire d'héritage des cousines Gandon de Mésanger guigné par le curé en vue d'une maison de retraite qui ne verra pas le jour.

Toujours dans *La Chasse à l'ours*, Lucien Bodard raconte la visite effectuée en compagnie de sa mère à sa *tatie* dans un château de la périphérie nantaise. On y voit un grand fils qui tente d'échapper à une mère tyrannique par l'alcool, la pratique de l'équitation et un mariage tardif auquel il croit que sa mère s'est finalement, quoiqu'à contre-cœur, résignée. Erreur fatale ! Sa jeune femme enceinte ayant été laissée seule un instant en compagnie de sa belle-mère, cette dernière la poignarde sauvagement.

Geste *fou* qui vaudra à cette vieille châtelaine criminelle non l'infamie de la prison mais le plus discret internement psychiatrique. C'est superbement raconté et il y a lieu d'admirer la parfaite *mise en abyme* dans le roman de ce petit récit hautement symbolique puisqu'il met en scène, conversant avec Anne-Marie qui a ici de qui tenir, *la pire des mères abusives*. Mais Catherine Bousseau me le confirme, après une ultime vérification auprès de sa sœur Marie-Claude : « *Nul souvenir d'un tel drame dans la mémoire familiale. Pas la moindre trace d'un secret de famille* ». Alors, là encore, pure invention de l'écrivain ? Ou plus probablement une histoire vraie dont il aura entendu parler, étrangère à sa famille, mais récupérée et *arrangée* par lui pour les besoins du roman. La création littéraire, en effet, a sa dynamique et sa logique propres. C'est le fameux *mentir vrai* des écrivains dont Lucien Bodard use et abuse au point que sa proche famille, à le lire, nous l'avons vu, se sent cruellement *trahie*.

LES PLAISIRS DE L'HEXAGONE

Il n'empêche, même si d'un tempérament *bidonneur*, comme on dit dans son jargon journalistique, il force souvent le trait, en rajoute beaucoup et en prend plus qu'à son aise dans la reconstitution de ses souvenirs, les pages écrites par Lucien Bodard sur les gens et le pays d'Ancenis, sa famille y compris, ne sont pas dénuées de tendresse. Ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de retour à Ancenis bien des années plus tard — son journal l'ayant envoyé en reportage prendre le pouls de la France profonde alors en pleine évolution (les *trente glorieuses*, puis Mai 68 sont passés par-là) — de pousser une grosse colère.

Il en a fait le chapitre d'un livre *Les plaisirs de l'Hexagone* où notre aimable cité ligérienne fait quand même un peu rustique, même dans ses habits neufs de nouveau riche, aux côtés du Saint-Tropez de Brigitte Bardot, des filles du Casino de Paris et du Crazy Horse, et des coureurs du Tour de France !

Pourquoi cette grosse colère ? Parce que la petite ville, *belle endormie* soudain sortie de sa léthargie multiséculaire, en épousant enfin son siècle, a brisé le miroir de son enfance, ses seuls moments de bonheur : les vacances dans cet Ancenis immobile où rien jamais ne bougeait et où chacun restait sagement à sa place « *A Ancenis, en 1970, je ne reconnais rien. Je suis l'étranger (...) J'erre à la recherche de mes souvenirs. Ce que je trouve ce sont des chantiers, des grues, des schémas directeurs, des ingénieurs, des usines* ».

Dans *Anne Marie*, Ancenis n'est évoquée que de façon assez épisodique. Mais le Journal du dimanche saisit l'occasion de la sortie de son livre pour demander à Lucien Bodard un billet sur la Fête des Mères. On trouve en germe dans cet article de 1981 les pages beaucoup plus nombreuses qu'il consacrera à sa famille et, à travers elle, au pays d'Ancenis dans *La Chasse à l'ours*. A sa vraie mère dont il avait fui « l'étreinte mortelle » mais qui ne cesse depuis de le hanter et qu'il a fait revivre de façon sublimée « *Miraculeusement redevenue la jeune mère de mon enfance, la somptueuse créature si proche et si lointaine de moi* » dans *Anne Marie*, il oppose, dans cet article du JDD, celle qui incarne à ses yeux la mère idéale « *Aussi, en ce jour, ma reconnaissance va vers une autre femme, ma tante d'Ancenis, qui avait compris ma désolation et qui, pour me consoler, s'était faite presque ma mère* », dans un monde réel, cet Ancenis d'avant-guerre dont il reedit, après *Les plaisirs de l'Hexagone* et avant *La Chasse à l'ours*, « *La douceur de vivre, la société du loisir, les cortèges avec l'encensoir, les vendanges presque païennes sur les plateaux, la chasse dans le bocage, le plateau à haies et à choux qui s'étendait indéfiniment vers l'intérieur. Et la Loire...* ».

Ah ! cette Loire, comme il en parle bien. Organisant une nouvelle promenade littéraire qui portait, cette fois, sur le thème des souvenirs d'enfance et de la terre maternelle, vers le pays d'Ancenis sur les pas de Joachim du Bellay, Julien Gracq, Jean Rouaud, Pascal Quignard et Lucien Bodard et à laquelle Marie-Françoise Leclère, sa dernière compagne, nous avait fait l'honneur et l'amitié de se joindre à nous ; avec quel plaisir gourmand j'avais lu ce passage des *Plaisirs de l'Hexagone*, à mes yeux le plus beau et le plus juste écrit sur notre fleuve : « *par-dessus tout j'aimais la Loire. Ses courants avec leur lueur lisse et froide de lame d'épée, ses remous à la tête des épis qui avaient été vainement construits pour régulariser le fleuve. Et, l'été, le sable doré de ses bancs. Il y avait en tout une paix dangereuse. Loire traîtresse pleine de légendes, pleine de noyés, pleine de trous qui happent, Loire faussement douce, Loire lente, Loire prenante. Loire superbe avec ses îles plates et ses grands arbres droits...* ».

Romancées ou non, Lucien Bodard a laissé sur Ancenis, son pays maternel, ce doux pays de Du Bellay qu'il tire hardiment vers Rabelais, de vraies *pages d'anthologie*. Qu'il en soit remercié pour le bonheur de lecture que ces pages nous procurent. Elles sont à lire et à relire en guise d'introduction à une œuvre débridée et foisonnante comme son auteur. Dans l'attachante compagnie de cet ogre bon enfant qui a tant de fois chaussé pour ses lecteurs les bottes de sept lieues, on y fait plusieurs fois le tour du monde — à l'endroit et à l'envers ! — en passant et repassant épisodiquement par Ancenis. ■

Bibliographie

Trois livres de Lucien Bodard (né en 1914, mort en 1998) où il est question d'Ancenis :

Les plaisirs de l'Hexagone. Gallimard 1971.

Anne Marie. Prix Goncourt. Grasset et Fasquelle, 1981.

La chasse à l'ours. Grasset et Fasquelle, 1985.

Anne Marie et *La chasse à l'ours* ont été aussi publiés dans la collection « Le Livre de poche ».

Un article émouvant :

Etre mère aujourd'hui. Article paru dans le Journal du dimanche, le 31 mai 1981.

Une biographie exhaustive :

Lucien Bodard, *un aventurier dans le siècle*, par Olivier Weber. Plon 1997.

« Jours d'Ancenis qui toujours me reviennent... »

Il y a du Marcel Proust chez Lucien Bodard quand il écrit : « *Jours d'Ancenis, il y a tellement longtemps, toujours là, présents à mon esprit...* ». De même, quand il parle de la demeure de Saint-Géréon où habita sa mère : « *J'ai quelques souvenirs, vrais ou recréés, de cette maison* ». Et comment ne pas évoquer d'emblée *Les Copains*, tant les facéties d'Ancenis, de la façon dont Lucien Bodard les rapporte, ressemblent à celles décrites par Jules Romains : « *L'hiver, la prison sert à enfermer, presque par charité, les vagabonds qui vont "faire" le jardin du président du tribunal, ou ramassent les vers pour sa pêche. Lequel président, un jovial, tire les sonnettes des bourgeois pour se divertir* ».

Il y a du Zola, dans sa façon de peindre la campagne, en forçant exagérément le trait : « *Forfaits secrets perpétrés dans les tanières ignorées, au milieu des pauvres champs et des verdure roncereuses. Toute cette humanité est tenue par l'Eglise* ». Il bouffe, en effet, allègrement du curé comme Prévert (dont le paternel, soit dit en passant, avait gardé un bien mauvais souvenir de ses études dans une institution religieuse d'Ancenis !) : « *Partout des curés, leurs enfants de chœur et leurs servantes confites, des presbytères et des séminaires, le peuple noir qui agite l'enfer et donne l'extrême-onction – bénitiers et saintes huiles* ». Prêtres, pieuses servantes et notaires acoquinés pour la bonne cause. Ainsi la bonne de son oncle : « *...Une sacré bougresse, qui tient tonton Lambert par l'effroi de l'enfer, qui sans cesse le tarabuste sur ses défaillances anciennes. De notoriété publique, elle est en cheville avec le curé du village, un sacré curé, un finaud en soutane...* ». Et Lucien Bodard d'expliquer : « *Il a de multiples entretiens avec la domestique* » investie par lui « *d'une mission quasi divine* » : faire rédiger au tonton Lambert un... « *bon testament* » ! « *Tonton Lambert, le jour où Dieu le rappellera à lui, n'entrera au paradis que s'il a légué tous ses avoirs terrestres à la Sainte Eglise catholique et romaine* ».

Sous la plume de Bodard, c'est, mâtiné de François Mauriac en ce qui concerne l'expiation, du pur Balzac, côté captation d'héritage. A Ancenis, « *...Le panonceau du notaire est importantissime, presque sacré. En son office se règlent les successions qui sont l'âme du beau monde et du monde moins beau. Nœud des intrigues, drames et cupidités sous les formules juridiques...* ». Toute la Comédie humaine défile avec lui au chef-lieu d'arrondissement dans l'entre-deux-guerres : hobereaux désargentés, riches commerçants et « *dames chapeautées* » qui font songer aux cousines de Mésanger : « *Elles prêchent la morale, exigent la piété, en se gardant bien de pénétrer dans le ténébreux de leurs chouans, leur insondable, leur part du diable. Mais elles ne cèdent jamais rien de leurs droits, n'en rabattent pas d'un denier ou d'un poulet sur leurs fermages – et même là-dessus sont très exigeantes. Ce sont des propriétaires*... ». Voilà pour le côté « pas baisant » du bocage d'Ancenis.

Côté vignes, c'est autrement souriant. Bodard, dont on admirera au passage l'extrême diversité des registres, nous sert du Giono grand cru avec, à nouveau, le tonton Lambert : « *Un vieux bacchus tombé dans la dévotion qui, en*

haut de coteaux ensoleillés, possède les plus beaux vignobles du département. C'est l'époque des vendanges, des pampres et des ceps dans leur gloire, qui se célèbrent dans le pays comme une fête païenne, avec la même exaltation que la fête de la Sainte Vierge... ». « *Les vendangeuses ont des figures rieuses, les mains trempées de bon jus, une griserie, une allégresse, tout est possible. Elles sont jeunes, elles aiment la vie...* ». Côté Loire, une Loire carnassière comme ses fabuleux brochets, il fait cette fois son Maurice Genevoix : « *...Un brochet a mordu. La bataille commence. Mon oncle donne du mou, fatigue la bête et enfin, lentement, cédant du fil et en reprenant, l'amène près de nous, où je la cueille dans une grande épuisette. Triomphes et échecs. Mais quelle joie quand on capture la bête à la gueule effilée et méchante qui, l'hameçon lui déchirant le gosier, veut vivre encore et pourrait couper un doigt* ». Comparable à Genevoix, Lucien Bodard ? Quelquefois je me demande même s'il ne lui est pas supérieur dans ces quelques pages qu'il a consacrées à cette Loire où tout est vrai.

Enfin, souvent il chausse les gros sabots de Louis-Ferdinand Céline, avec la même verdeur et cette cataracte des mots qui, en quelques lignes seulement, lui font, par exemple, tout dire de Nantes : « *Nantes bruyante et sale, Nantes, le coupe-gorge, Nantes, le trafic, le bois d'ébène, Nantes, les corsaires, Nantes, les mystères, Nantes, le port, Nantes les ferralleries, Nantes, les vaisseaux, Nantes, le peuple, Nantes la caverne sombre, Nantes les noyades, Nantes les aristos à la tête coupée, Nantes l'anarchie, Nantes le travail, Nantes la pluie, Nantes l'alcoolisme. Mais aussi Nantes la respectabilité. Eglises. Ecussons. Grandes familles du négoce et d'armement. Nantes l'argent* ». Mais le grand ancêtre, l'écrivain de référence pour l'ogre Bodard, reste le grand Rabelais. Une admiration qu'il partage avec son oncle Bousseau, le médecin d'Ancenis : « *Près de lui, sur un guéridon, il a placé ses livres préférés, ceux de la truculente salacité, de la farce bien truffée, de la dérision à gros godets : les Contes de la Fontaine, Boccace, d'autres libertins et surtout Rabelais illustré par Gustave Doré. Rabelais est son dieu. Rabelais qui balaie toutes les mesquineries de cet univers. Pourtant, la passion de mon oncle pour Rabelais fut platonique, il demeura de mœurs très honnêtes et même excessivement réglées* ». Un Rabelais préféré à Joachim du Bellay, même si ce dernier n'est pas oublié, fût-ce de façon bien peu révérencieuse quand Lucien Bodard évoque « *le linge des lavandières, tendu sur des ficelles autour de la tête du poète, qu'on avait eu la pudeur de faire regarder de l'autre côté du fleuve. Si bien que la facétieuse population d'Ancenis appelait du Bellay "Monsieur de Cul vers Ville"* ». Du Bellay, qui est un peu l'inventeur de ce doux parler de Loire « *au fruité juteux* » de sa mère Anne-Marie. De cette douceur toute « *angevine* », Lucien Bodard n'a rien hérité, sinon sous ses allures de gros ours mal léché, une infinie tendresse jamais reniée pour — « *dans la routine du bonheur* » qui les caractérisent — les choses d'Ancenis. « *Jours d'Ancenis qui toujours me reviennent...* ».

(Toutes ces citations de Lucien Bodard sont extraites de « *La Chasse à l'ours* ».)